

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142, Rue Montmartre, Paris

Hebdomadaire

Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Un pauvre bateau s'en est allé de Hambourg... (Karl Radek). — A propos de l'article de Riazanov (Am. D.). — « Anarchisme et Socialisme », de Georges Plekhanov (Amédée Dunois). — Karl

Marx, souvenirs personnels (Paul Lafargue). — L'offensive capitaliste contre la Russie (Albert Treint). — La reproduction capitaliste (L. Revo). — Le Communisme et la Religion (M. Ollivier).

Un pauvre bateau s'en est allé de Hambourg...

AINSI le Congrès de Hambourg est fini. Son seul résultat a été d'unir les francs réformistes aux réformistes honteux. Il n'a pas fondé une Internationale. Il n'a pas pu formuler une appréciation des problèmes qui se posent au prolétariat. Il n'a pas tracé de ligne de conduite pour l'action nécessaire. Il n'a même pas pu reconstruire la II^e Internationale.

Celle-ci était une organisation réformiste, verbalement révolutionnaire, mais qui ne pensait qu'à des réformes réalisables sur le terrain, et dans les limites du capitalisme. Elle repoussait également l'idée d'une prochaine révolution et la préparation révolutionnaire du prolétariat. Elle tenait par toutes ses fibres au capitalisme. Chacun de ses partis tenait à son Etat et à sa bourgeoisie. Quand la guerre éclata, les partis de la II^e Internationale y prirent part, derrière leur bourgeoisie nationale, en caressant l'espoir que la victoire de celle-ci permettrait, un jour, d'importantes réformes en faveur du prolétariat. Le social-patriotisme dérive du réformisme dont il est aussi le fossoyeur.

Mais l'entr'égorgement des prolétaires, dans la grande guerre, a permis au capitalisme de transformer l'Europe en un monceau de ruines et d'anéantir pour des dizaines d'années la possibilité de réformes favorables au prolétariat.

Et voici que de nouveau se sont réunis les réformistes de partout : M. Vandervelde, ministre de S. M. le Roi des Belges ; M. Henderson, ministre de S. M. le Roi d'Angleterre ; M. Branting, ministre de S. M. le Roi de Suède ; M. Scheidemann, ministre de S. M. l'Empereur d'Allemagne et des douzaines de moindres ministres de Sa Sainteté la Bourgeoisie mondiale. Le premier devoir qui s'imposait à eux, après les leçons de la guerre, c'était évidemment de se prononcer pour ou contre le mensonge de la défense nationale, pour ou contre la coalition de la bourgeoisie. Pouvaient-ils se revendiquer de la défense nationale ? 15.000.000 d'hommes dorment sous les croix de bois, tombés pour les seuls intérêts de la bourgeoisie, au nom de la défense nationale. Pendant la guerre, les social-démocrates disaient : « C'est la dernière guerre ! » Ce vieux boniment est devenu tout à fait inadmissible, aujourd'hui que les armements continuent fébrilement, que l'Europe centrale, le Levant, l'Orient sont des foyers de guerre, que mûrissent les conflits anglo-français et américano-japonais. Que devaient faire nos réformistes ? A La Haye, ils avaient dit : « Grève générale contre la guerre ! » Mais, dès alors, le secrétaire de la II^e Internationale, Camille Huysmanns, leur répondait froidement : « A la prochaine, nous ferons comme en 1914 ». Or, la situation est si critique, que les plaisanteries

de ce genre sont déplacées. Sagement, le Congrès de Hambourg a tranché la question la plus brûlante, la plus grave, en décidant de n'y point répondre. Et la nouvelle Internationale s'est embarquée sans gouvernail, sur une mer bien orageuse. Ce n'est qu'une épave que pousse le vent.

Réformisme, ascension du prolétariat par la démocratie... Réformes et démocratie... Kautsky a écrit qu'il faut corriger le marxisme. « Entre le capitalisme et le socialisme s'étend, disait Marx, une période de dictature du prolétariat ». A la vue de la révolution russe, le vénérable M. Kautsky, très effrayé, déposa les bouquins de Marx, ajusta ses besicles sur son nez et s'enfonça dans de profondes réflexions, jusqu'au moment où il s'écria : « Eureka ! La dictature ? Mais c'est le suffrage universel, c'est la démocratie ! » Le prolétariat conquerra tout doucement la majorité électorale et prendra le pouvoir !

En 1918, M. Kautsky était encore un adversaire de la coalition avec la bourgeoisie. Depuis, la social-démocratie est entrée dans les ministères bourgeois, partout où la chose a été possible. Elle a aidé la bourgeoisie, parfois momentanément évincée, à reprendre le pouvoir. Elle en a été récompensée ensuite par de familières hourrades qui l'ont, sans scandale, poussée hors des ministères. Dans divers pays, la social-démocratie fait piteuse figure après ces expériences-là et peu importe qu'elle se prononce ou non pour la coalition. Dans d'autres, où elle peut encore avoir accès au pouvoir, de telles besognes l'y attendent, que certains de ses membres sentent, rien que d'y penser, un petit froid leur parcourir l'échine. Si les social-démocrates allemands entrent aujourd'hui dans une « grande coalition », ils ne pourront offrir au prolétariat aucune réforme ; il faudra, au contraire, qu'ils chargent le prolétariat des plus lourds fardeaux. M. Kautsky a écrit son livre sur le nouveau programme social-démocrate, à l'époque où ses amis étaient au pouvoir. A peine paru, cet ouvrage était déjà périmé. L'assaut fasciste commençait en maints endroits. Inscrive maintenant la politique de coalition sur les drapeaux de la II^e Internationale, serait ridicule. Pour se coaliser, comme pour se marier, il faut être au moins deux. Et la bourgeoisie, elle, apprête le nœud coulant du fascisme. Que deviennent les réformes ? Que devient la démocratie ? Ce n'est qu'une lamentation chez les réformistes. Réaction, réaction partout ! Les temps sont durs ! — Conclusion : remettons l'examen de la question à des temps meilleurs. Et la nouvelle Internationale s'embarque sur une mer bien orageuse, non seulement sans gouvernail, mais aussi sans voiles ni compas. C'est un

pauvre bateau ivre que ballottent les vents et les flots.

Il faut pourtant poser la question des réparations. De Brouckère, parlant récemment devant le Parti ouvrier belge, qualifiait, aux applaudissements de la salle, Scheidemann de criminel. Or, social-patriotes belges et social-patriotes allemands s'attablent fraternellement à la Maison des Syndicats de Hambourg. On ne peut tout de même pas substituer à l'usuelle formule : « Citoyennes et citoyens », celle-ci, plus actuelle : « Délinquants et criminels ». Le Congrès a donc laissé M. Sidney Webb distribuer la justice. C'est assez le rôle de l'Angleterre dans le monde. Et notre Juste de dire : « Tous les gouvernements sont coupables de la guerre ». En d'autres termes : Vandervelde n'est pas moins criminel que Scheidemann. Pardonnez-vous les uns les autres, et traitons des réparations !

La question des réparations est écrite dans le livre saint de Versailles en ces termes : « L'Allemagne, coupable de la guerre, doit la payer ». Par la bouche de M. Sidney Webb, les socialistes de l'Entente commencent par reconnaître que tous les gouvernements sont coupables. On pourrait en conclure que le Congrès de Hambourg proteste contre les charges imposées à l'Allemagne. Mais non. L'Allemagne, à son avis, a le devoir moral de payer, puisque la bourgeoisie des pays alliés l'exige. Les social-démocrates allemands se moquent, bien entendu, des impératifs catégoriques dépourvus de l'appui des baïonnettes. Il n'est venu à l'idée d'aucun d'entre eux que l'Allemagne doit indemniser les paysans d'Ukraine pour le mal que leur a fait l'impérialisme allemand. Seulement, l'impérialisme français occupe la Ruhr. Alors, M. Hilferding se frappe la poitrine et affirme ne reconnaître le devoir de payer des réparations que par pur sentiment moral ; M. Léon Blum, ému, se jette dans ses bras et demande quelques bonnes paroles au moins pour la bourgeoisie française, si malmenée par quelques orateurs : « Il n'y a pas d'impérialisme français ! C'est par crainte de l'Allemagne que les Français sont entrés dans la Ruhr ! » Rien n'est plus émouvant que ces petites scènes. M. Crispin jure qu'il n'a rien vu de plus beau au théâtre et que la voix de Léon Blum vaut celle des ténors de l'Internationale d'avant-garde. La séance est présidée par M. Vandervelde lui-même, signataire du traité de Versailles. Mais qu'est-ce qu'on a résolu et comment ? Le Congrès de Hambourg n'a pas eu connaissance de sa résolution sur la question des réparations. Fritz Adler a demandé aux congressistes de se fier aux commissions et sous-commissions. Ils s'y sont fiés.

Versailles est pour l'Europe le symbole de la contre-révolution. La Russie des Soviets est celui de la révolution. Debout depuis cinq ans, ferme comme un roc, elle brave toutes les haines. Elle est pauvre. Elle travaille sans pouvoir déposer les armes. Ses enfants ont faim. La dictature doit encore y broyer de son poing de fer les moindres remuements de la contre-révolution et imposer la volonté du prolétariat aux faibles, aux hésitants, aux douteurs. Socialistes et social-démocrates qui, dans toutes les luttes de la révolution russe, ont fait le jeu de la réaction, ne pouvaient cette fois se manifester autrement qu'en ennemis de la république prolétarienne. Wels et Noske n'ont pas sur la conscience le sang de deux douzaines de milliers de prolétaires révolutionnaires d'Allemagne ? Henderson n'était-il pas ministre du roi d'Angleterre, quand on fusillait les ouvriers de Dublin et leur leader, le vaillant O'Conolly ? Le cœur de Hambourg a donc maudit la Russie des Soviets, persécutrice des

innocents. Mais comme l'évidence est incontestable, comme nul ne doute que la défaite des Soviets signifierait le triomphe d'une réaction enragée dans l'Europe entière et la guerre entre les puissances, les réformistes complètent ingénument leur malédiction en réclamant *la paix avec la Russie*. Une commission est nommée qui coupe le commencement d'un projet de résolution et le colle à la fin, supprime le milieu, ajoute une phrase bien tournée. Non sans bien des soupirs. Et c'est ça l'attitude du Congrès de l'Internationale socialiste à l'encontre de la première République des ouvriers et des paysans !

...Un pauvre bateau s'en est allé de Hambourg, un pauvre bateau dont la pauvre carcasse est trouée comme une écumoire, dont les mâts sont cassés et les voiles en lambeaux, qui n'a ni gouvernail ni compas et que montent des saltimbanques. Le vent et les vagues le ballotteront jusqu'aux prochains récifs...

Karl RADEK.

A propos de l'article de Riazanov

Je m'associe bien entendu à la requête formulée, dans le dernier numéro du *Bulletin Communiste*, par notre camarade R. Louzon. Nous avons tous intérêt à posséder, en une traduction exacte, faite directement d'après le texte original, cette interview donnée en 1869 par Karl Marx au *Volksstaat* de Liebknecht et de Bebel et sur laquelle Louzon prétend appuyer son syndicalisme révolutionnaire impénitent. Si donc nos camarades allemands — Franklin ou Revo, par exemple, — veulent bien nous procurer le texte authentique de cette litigieuse interview, ils nous rendront un service dont, par avance, nous les remercions.

Je me permets de douter, toutefois, que l'interview du *Volksstaat*, une fois connue dans sa véritable teneur, confirme, contre Trotsky et contre Riazanov, la thèse défendue par Louzon. Marx a été, parmi les socialistes de son temps, le premier à apercevoir la valeur des syndicats en tant qu'organisations spécifiques et que formations autonomes du prolétariat, le premier à reconnaître la portée de l'action syndicale ; mais se fonder là-dessus pour faire de lui un syndicaliste révolutionnaire pur, c'est extraordinairement risqué.

Je n'ai pas sous les yeux les parties déjà connues de l'interview en cause. Mais je crois les connaître assez pour estimer que l'interview, dans son ensemble, n'inflige pas le plus léger démenti à la motion du Congrès de Genève, publiée par le *Bulletin Communiste*.

Quant à la supposition de Louzon, que c'est en songeant aux syndicats parisiens de la fin de l'Empire que Marx aurait donné son interview au

Volksstaat, elle ne me paraît pas soutenir l'examen. Marx connaissait assez mal la France et — jusqu'à la Commune — n'appréciait qu'assez peu le mouvement ouvrier français. En fait d'organisations syndicales, il ne pouvait avoir en vue que les grandes *trades-unions* anglaises, auxquelles il lui arriva si souvent de se référer, et les sociétés ouvrières allemandes. Je serais porté à conjecturer que son interview du *Volksstaat* avait surtout pour objet d'arracher les syndicats allemands à l'influence des bourgeois libéraux du type de Hirsch-Duncker. C'est contre l'opposition libérale, anti-bismarckienne, qui cherchait à organiser le prolétariat allemand afin d'en prendre la direction que Marx revendiquait l'autonomie syndicale, considérée par lui comme l'autonomie prolétarienne à son premier degré.

Et puis, — avant d'aller plus loin, — attention, voulez-vous ? l'interview de Marx. — Am. D.

PAUL FRELICH

**La Terreur Blanche[®]
en Allemagne**

Une brochure : 1 fr.

En vente à la Librairie de l'Humanité.

Anarchisme et Socialisme

de Georges PLEKHANOV (1)

Cette réimpression de la brochure de Plekhanov était en voie d'achèvement quand eut lieu le Congrès de Tours. Divers circonstances en ont jusqu'à ce jour retardé le tirage. Ne craignons pas de le dire : une des causes du retard apporté à la publication est que nous avons longtemps balancé avant de nous décider à signer le bon à tirer. Si, en effet, *Anarchisme et Socialisme* offre en ses deux premiers chapitres un vivant aperçu du *matérialisme historique*, de cette *conception matérialiste de l'histoire* dont l'élaboration par Marx et par Engels, entre 1845 et 1847, marque la chute du socialisme utopique et l'avènement du socialisme scientifique ; s'il établit d'une manière indiscutable que l'anarchisme est, dans toutes ses manifestations doctrinales, inévitablement entaché d'utopisme, nous n'en pensons pas moins que l'auteur, entraîné par sa polémique, a souvent dépassé la mesure et atteint la criante injustice.

L'anarchisme a toujours été la bête noire des hommes de la 2^e Internationale qui, dans leur exclusivisme et leur superbe, n'étaient guère en état de comprendre que les excès du socialisme purément politique et légalitaire appelaient une protestation nécessaire. Cette protestation a revêtu la forme de l'anarchisme, avant de s'extérioriser dans le syndicalisme révolutionnaire. Les enfantillages doctrinaux de l'anarchisme, sa propension au sentimentalisme, son goût pour la berquinade, la superficialité des connaissances historiques et économiques d'un Proudhon, d'un Bakounine, d'un Kropotkine (laissons de côté Stirner dont, n'en déplaise à Plekhanov, l'influence peut être égale à zéro), tout cela ne saurait autoriser l'oubli des déviations et des compromissions — bien autrement condamnables — que les social-démocrates ont fait subir au marxisme de Marx. On n'a le droit de se montrer sévère avec les autres que dans la mesure où l'on est soi-même inattaquable : et c'était assez peu le cas de ces social-démocrates chez qui théorie et pratique passaient le temps à s'infliger l'une à l'autre d'ironiques démentis et dont l'opportunisme sans cesse grandissant finit par acculer la 2^e Internationale à la honteuse capitulation du 4 août 1914.

Une autre réserve doit être faite sur *Anarchisme et Socialisme*. Ecrivant en 1894 dans la période des attentats anarchistes de Ravachol à Caserio, Plekhanov n'a connu de l'anarchisme, en dehors des théoriciens qu'il critique, que la « propagande par le fait », et aussi les transcriptions plus ou moins esthétiques qu'en firent à l'époque les cénacles de Montmartre et du Quartier Latin.

Quand donc il a conclu de ces données insuffisantes que « l'anarchisme n'aurait jamais une influence sérieuse sur le prolétariat », il a commis une grave erreur divinatoire. L'anarchisme, en France, en Italie et en Espagne tout au moins, a exercé sur le prolétariat, de 1894 à 1914, une influence considérable par rapport à la faiblesse de ses moyens. Il a existé un *anarchisme ouvrier véritablement vigoureux* qui s'est fondu par la suite dans le syndicalisme révolutionnaire et qui, en tout

cas, ne ressemblait qu'assez peu à l'anarchisme intellectuel si cruellement pris à partie par Plekhanov. Il avait suffi à l'anarchisme de se mêler intimement à la vie et à l'action de la classe ouvrière pour se dépouiller d'une grande partie de son utopisme initial. Entre l'anarchisme ouvrier, corporatif, d'un Pelloutier — qui va jusqu'à préconiser aux travailleurs la centralisation et la discipline — et l'individualisme absolu d'un Stirner, par exemple, peut-on dire qu'il y ait le moindre enchaînement logique ?

Au surplus, c'est un fait constant que les faiblesses de la position doctrinale de l'anarchisme ne l'ont pas empêché de saisir, par une sorte d'intuition géniale, l'importance révolutionnaire du *problème de l'Etat*, trop habilement laissé à l'arrière-plan par les théoriciens habituels, opportunistes ou radicaux, de la social-démocratie. Qu'il l'ait mal posé et plus mal résolu encore, c'est possible. Bien ou mal, il l'a tout de même posé. Les anarchistes ont combattu la notion de l'Etat, tandis que la social-démocratie s'éloignait de plus en plus de la tradition antiétatique du marxisme. Et il a fallu l'expérience de la révolution soviétique ; il a fallu Lénine et son livre sur *l'Etat et la Révolution* (1) pour remettre en vigueur cette tradition importune. La II^e Internationale n'a pas eu sa doctrine de l'Etat ; elle a eu, sur l'Etat, la doctrine de la bourgeoisie. La III^e Internationale, au contraire, a la sienne, qui est la doctrine même de Marx, et qu'elle a résumée en ce double mot d'ordre : *Destruction de l'Etat, dictature du prolétariat* !

Ceci posé, il n'en demeure pas moins que l'opuscule de Plekhanov, écrit avec une verve entraînée, est loin d'avoir perdu toute vertu éducative. La plupart des difficultés que le communisme actuel rencontre sur sa route proviennent de ce que les travailleurs, dans un grand nombre de pays et notamment dans le nôtre, ne se sont pas encore débarbouillés de toute tendance à l'utopisme. Esprit de secte et utopisme sont liés étroitement l'un à l'autre, et c'est l'esprit de secte, si différent de l'esprit de classe, qui, récemment, en France, a le plus contribué à tenir en échec l'idée du front unique.

Tout ce qui, donc, peut familiariser les ouvriers avec le point de vue du socialisme scientifique — ou, pour parler comme Marx, du communisme critique — tout cela est bon et doit être recommandé. L'opuscule que voici, quelles que soient les réserves qu'il appelle (et nous les avons faites) ne laissera pas d'aplanir certains malentendus et d'initier les esprits à cette conception matérialiste de l'histoire, dont on peut dire qu'elle est, depuis Marx et Engels, la *philosophie du prolétariat*.

(1) Citant la brochure de Plekhanov, Lénine s'est étonné que celui-ci ait pu combattre l'anarchisme « en laissant complètement de côté » la question de l'Etat. Il ajoute sans mâcher les mots : « Sa brochure comprend deux parties : une partie historico-littéraire, renfermant des matériaux précieux sur l'histoire des idées de Stirner, Proudhon, etc. ; l'autre toute sophistique, pleine de raisonnements grossiers tendant à insinuer que rien ne distingue un anarchiste d'un bandit. » (*L'Etat et la Révolution*, Paris, 1921, p. 131.) Sévère, mais assez juste.

(1) Introduction à la nouvelle édition de la célèbre brochure de G. Plekhanov, qui paraît cette semaine à la librairie de l'Humanité.

Un mot, maintenant, sur l'auteur. Chacun sait que Georges Plekhanov (né à Tambov en 1857, mort à Terioki (Finlande) le 30 mai 1919) a été en Russie le propagateur intrépide des idées marxistes. Tout jeune étudiant, il s'était jeté dans la lutte révolutionnaire et avait joué un rôle dans la manifestation historique du 18 décembre 1876 où, devant l'église Notre-Dame de Kazan, à Petrograd, fut déployé pour la première fois en Russie le drapeau rouge. Il y prononça un discours où, après avoir évoqué les martyrs de la cause populaire et notamment le grand Tchernilchevsky, il ajouta : « Nous nous sommes rassemblés pour manifester ici, devant la Russie tout entière, notre solidarité avec ces hommes ; notre drapeau est levé ; il porte la devise : *Terre et Liberté !* »

La manifestation fut dispersée par la police et les cosaques. Plekhanov réussit à s'échapper. Il mena quelque temps l'existence illégale des révolutionnaires russes d'alors... et de toujours. Puis il se réfugia en Occident (1880), vécut quelque temps à Paris et se fixa enfin en Suisse où devait s'écouler la plus grande partie de son existence. Dès cette époque, Plekhanov s'était convaincu de la nécessité de ne pas s'en tenir à la lutte terroriste contre le tsarisme, mais de faire dans les masses une active propagande socialiste. Au surplus, son socialisme, dans l'acception qu'il lui donnait alors, était plus près de Bakounine que de Marx : le temps était proche pourtant où l'étude directe du *Capital* et l'observation du socialisme allemand allaient le convertir définitivement au marxisme.

C'est sa brochure *Socialisme et lutte politique* (1883) qui inaugura en Russie, sur les ruines de l'idéologie démocratique et populiste de la *Narodnaïa Volia*, l'ère du marxisme militant.

La même année, Plekhanov, avec ses amis Axelrod, Léo Deutsch et Vera Zassoulitch (qui venait de traduire en russe le *Manifeste communiste*), fonde le groupe de l'*Emancipation du Travail*, premier embryon de ce qui sera quinze ans plus tard (1898) le *Parti ouvrier social-démocrate de Russie*. En 1889, il assiste, à Paris, au congrès inaugural de la II^e Internationale et c'est là qu'il prononce le mot justement célèbre : « Ou la révolution politique vaincra en Russie comme mouvement ouvrier ou elle ne vaincra pas. » Une génération nouvelle d'ouvriers et d'étudiants se groupe dès lors autour de lui. Son autorité pendant vingt ans sera incontestée. Elle ne s'affaiblira que lorsque des hommes plus jeunes, Léning et Martov, entreront à leur tour dans la lice. On n'a pas à rappeler ici les grandes luttes que soutinrent au sein du parti, bolcheviks et mencheviks, révolutionnaires et réformistes. Plekhanov, hésitant et désuet, ne put jamais se décider en faveur des uns ou des autres ; il allait, incertain de lui-même, des uns aux autres : les contradictions idéologiques et tactiques qui rongeaient au cœur la II^e Internationale et dont elle devait périr, étaient également en Plekhanov.

Ce sont elles qui lui dictèrent, en 1905, un mot stupéfiant qu'on voudrait pouvoir effacer : « Ils n'avaient (les martyrs de la semaine sanglante de Moscou) qu'à ne pas prendre les armes ! » Ce sont elles encore qui, le 4 août 1914, quand éclata la guerre mondiale, firent de lui — et de tant d'autres ! — un *social-patriote* forcené. Après la débâcle du tsarisme, Plekhanov rentra en Russie. Les ouvriers de Petrograd firent au vieux chef, qui n'était plus qu'une ombre, un accueil triomphal. Mais ses appels pour la continuation de la guerre « jusqu'au bout » ne furent écoutés de personne. Il assista, impuissant et hostile, à la

révolution bolchevique et mourut quelques mois plus tard dans un isolement absolu, ajoutant un nom de plus à la liste des révolutionnaires qui ne sont morts qu'après s'être trop longtemps survécu.

Le jugement le meilleur qu'on ait porté sur Plekhanov l'a été récemment par Sadoul. Le voici :

« Si néfaste qu'ait été son attitude pendant l'abominable tuerie qu'il baptisa « Guerre du Droit », si profondes qu'aient été ses erreurs et ses injustices envers la Révolution d'octobre, nous n'oublions pas, nous ne pouvons pas oublier les services incomparables rendus au prolétariat russe par ce grand homme qui, dévoré par la foi la plus ardente, éveilla sa conscience de classe, l'organisa, l'arma pour la bataille et pour la victoire, créa ses organisations, lui donna ses mots d'ordre, lui enseigna que la Révolution russe, doit vaincre comme révolution ouvrière, supporta stoïquement les pires souffrances, la misère, un long exil.

« Et de nos mémoires s'efface peu à peu le souvenir de la tragédie que vécut hier Vaillant, que vivent encore aujourd'hui quelques survivants de cette génération finissante, affaiblie et cristallisée par l'âge, surpris, désorientés par la venue d'événements qu'ils avaient prévus autrefois, mais qu'ils sont désormais incapables de comprendre, dépassés à jamais par les disciples qu'ils ont formés et lancés dans la voie révolutionnaire. Effroyable drame où sombra la vieillesse de Plekhanov et qui fit, du plus vénéré des chefs révolutionnaires de la Russie contemporaine, un instrument de la contre-révolution.

« Les révolutionnaires russes ont déchiré ce dernier chapitre de la vie de Plekhanov, comme les révolutionnaires français effacèrent hier, comme ils effaceront demain les pages de chauvinisme par lesquelles Vaillant et Guesde terminèrent leur glorieuse histoire. »

Indiquons qu'*Anarchisme et Socialisme* a été écrit en 1894 pour le *Sozialdemokrat* de Berlin. Traduit en français pour la *Jeunesse socialiste* de Toulouse, il parut ensuite en brochure sur l'initiative du groupe des Etudiants collectivistes de Paris (1896-97). Les socialistes belges l'ont réédité à Gand en 1907. Les citations de la présente édition ont été soigneusement revues et corrigées. On a ajouté quelques notes.

Amédée DUNOIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

E. BRAND & H. WALETSKY

Le Communisme en Pologne

3 ANS DE COMBAT

A L'AVANT-GARDE

Préface d'Amédée DUNOIS

En vente à la Librairie de l'Humanité.

Un volume : 3 francs

Franco : 3 fr. 25

Karl MARX

SOUVENIRS PERSONNELS

Ces souvenirs personnels de Paul Lafargue ont paru en 1891, en allemand, dans la Neue Zeit. Le camarade MARCEL OLLIVIER les a traduits de l'allemand pour les lecteurs du Bulletin Communiste.

C'est en février 1865 que je vis Karl Marx pour la première fois. L'Internationale venait d'être fondée (1) au meeting de Saint-Martin's Hall, et j'arrivais de Paris pour l'entretenir des progrès qu'y faisait notre jeune mouvement. M. Tolain, aujourd'hui sénateur de la République bourgeoise, et l'un de ses représentants à la Conférence de Berlin (2), m'avait donné une lettre de recommandation pour lui.

J'avais alors 24 ans. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il produisit sur moi, lors de la première visite que je lui fis.

A cette époque, Marx était souffrant, et travaillait au premier volume du *Capital*, qui ne parut que deux ans plus tard, en 1867. Il craignait de ne pouvoir terminer son œuvre ; c'est pourquoi il faisait bon accueil aux jeunes car, disait-il, « il faut que je forme des hommes qui continueront après moi la propagande communiste ».

Karl Marx est un de ces hommes rares qui occupent la première place, à la fois dans les sciences et dans l'activité publique. Il les liait, d'ailleurs, d'une façon si étroite qu'il est impossible de le comprendre si on ne voit pas en même temps en lui le savant et le lutteur socialiste. Tout en estimant que toute science doit être cultivée pour elle-même, et que, dans la recherche scientifique, on ne doit pas se soucier de ses conséquences éventuelles, il était cependant d'avis que le savant, s'il ne voulait pas s'abaisser lui-même, ne devait pas cesser de participer activement à la vie publique, et s'enfermer dans son cabinet de travail ou dans son laboratoire, comme une souris dans sa cage, sans jamais se mêler à la vie et aux luttes politiques et sociales de son temps.

« La science ne doit pas être un plaisir égoïste : ceux qui ont la chance de pouvoir se consacrer aux études scientifiques, doivent être les premiers à mettre leurs connaissances au service de l'humanité. » « Travailler pour l'humanité », était une de ses devises favorites.

Il n'était pas venu au communisme à la suite de considérations sentimentales, quoiqu'il sympathisât profondément avec les souffrances des classes laborieuses : il y était venu par l'étude de l'histoire et de l'économie politique. Il prétendait que tout esprit impartial, que n'influencent pas des intérêts privés ou que n'aveuglent pas des préjugés de classe, devait arriver inévitablement aux mêmes conclusions que lui. Mais, s'il étudiait sans idée préconçue le développement économique et politique des sociétés humaines, il n'écrivait cependant que dans la ferme intention de répandre les résultats de ses recherches et de donner une base scientifique au mouvement socialiste qui, à

cette époque, se perdait dans les nuages de l'utopie. Il ne se manifestait publiquement que pour travailler au triomphe de la classe ouvrière, dont la mission historique est d'instaurer le communisme, aussitôt qu'elle sera parvenue à la direction politique et économique de la société ; de même que le rôle historique de la bourgeoisie, parvenue au pouvoir, a été de briser les liens féodaux qui paralysaient l'industrie et l'agriculture, d'établir la libre circulation des hommes et des biens, le libre contrat entre entrepreneurs et ouvriers, de centraliser les moyens de production et d'échange, sans se douter qu'elle préparait ainsi les éléments matériels et intellectuels de la future société communiste.

Marx ne bornait pas son activité au pays dans lequel il était né : « Je suis un citoyen du monde », disait-il, et je travaille là où je me trouve ». Et, en effet, partout où le conduisirent les événements et les persécutions politiques, en France, en Belgique, en Angleterre, il prit une part très active aux mouvements révolutionnaires qui s'y déroulèrent.

Mais ce n'est pas l'agitateur socialiste, c'est le savant qui m'apparut, pour la première fois, dans ce cabinet de travail de Maitland Park Road, où les camarades affluaient de tous les coins du monde civilisé, pour interroger le maître de la pensée socialiste. Cette chambre est devenue historique, et il faut la connaître pour pénétrer dans l'intimité de la vie intellectuelle de Marx.

Elle était située au premier étage, et la large fenêtre, qui y laissait pénétrer une abondante lumière, donnait sur le parc. Des deux côtés de la cheminée et vis-à-vis de la fenêtre, il y avait des rayons remplis de livres, surchargés de paquets de journaux et de manuscrits. Vis-à-vis de la cheminée et de l'un des côtés de la fenêtre, il y avait deux tables pleines de papiers, de livres et de journaux. Au milieu de la pièce, à la place la plus éclairée, se trouvaient une petite et très simple table de travail, longue de trois pieds et large de deux pieds, et un fauteuil en bois. Entre le fauteuil et les rayons de livres, face à la fenêtre, il y avait un divan en cuir, sur lequel Marx s'étendait de temps en temps pour se reposer. Sur la cheminée, il y avait encore des livres, mêlés à des cigares, des cigarettes, des paquets de tabac, des pèse-lettres, des photographies de ses filles, de sa femme, de Wilhelm Wolff (1) et de Frédéric Engels. Marx était un grand fumeur. « Le *Capital* » ne me rapportera jamais autant d'argent que m'en ont coûté les cigares que j'ai fumés en l'écrivant », me disait-il. Mais il était encore plus grand gâilleur d'allumettes : il lui arrivait si souvent d'oublier sa pipe ou son cigare que, pour les rallumer, il usait une quantité incroyable de boîtes d'allumettes.

Marx ne permettait à personne de mettre de l'ordre ou plutôt du désordre dans ses livres et

(1) Le 28 septembre 1864.

(2) Conférence convoquée par l'empereur allemand Guillaume et ayant pour objet la protection des travailleurs (1890).

(1) Ami intime de Marx et d'Engels. (1809-1864). Fit partie du Parlement de Francfort (1849), où il siégea à l'extrême gauche. C'est à lui qu'est dédié le premier volume du *Capital*. (Note du trad.)

ses papiers. En réalité, le désordre n'était qu'apparent : tout était bien à sa place ; il trouvait toujours sans difficulté le livre ou le cahier dont il avait besoin. Même au cours d'une conversation, il s'interrompait souvent pour montrer dans le livre lui-même la citation qu'il venait de faire ou le chiffre qu'il venait d'indiquer. Il ne faisait qu'un avec son cabinet de travail, dont les livres et les papiers lui obéissaient, comme s'ils eussent été ses propres membres.

Dans la façon de placer ses livres, il ne tenait aucun compte de la symétrie : les in-quarto, les in-octavo et les brochures étaient confondus les uns avec les autres. Il ne les rangeait pas d'après leurs dimensions, mais d'après leur contenu. Ses livres lui servaient d'instruments de travail, au lieu d'être des objets de luxe. « *Ce sont mes esclaves*, disait-il, *et ils doivent me servir comme je l'entends.* » Il les maltraitait, sans se soucier de leur format, de leur couverture, de la beauté du papier ou de l'impression, pliait les coins, couvrait les marges de coups de crayon et soulignait les passages caractéristiques. Il n'y inscrivait pas de notes, mais seulement, de loin en loin, un point d'exclamation ou d'interrogation, quand il arrivait qu'un auteur passât la mesure. Le système dont il se servait pour souligner lui permettait de retrouver très facilement le passage cherché. Il avait l'habitude de relire, après des années, ses cahiers de notes et les passages soulignés dans ses livres, pour les bien conserver dans sa mémoire, qui était remarquable. Il l'avait exercée dès sa jeunesse, selon le conseil d'Hegel, en apprenant par cœur des vers écrits dans des langues qu'il ignorait.

Il connaissait par cœur Henri Heine et Goethe, qu'il citait souvent dans sa conversation. Il lisait les poètes de toutes les littératures européennes. Tous les ans, il relisait Eschyle dans le texte original. Il considérait Eschyle et Shakespeare comme les deux plus grands génies dramatiques de tous les temps. Il avait consacré à Shakespeare, pour lequel il avait une admiration sans bornes, des études approfondies. Il en connaissait tous les personnages sans exception. Toute la famille Marx professait une sorte de culte pour le grand dramaturge anglais ; ses trois filles le connaissaient par cœur. Après 1848, voulant se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, qu'il lisait déjà couramment, il rechercha et classa toutes les expressions particulières à Shakespeare : il en fit de même avec une partie de l'œuvre du polémiste anglais William Cobbet, pour lequel il avait une très grande estime. Dante et Robert Burns étaient parmi ses poètes favoris. Il éprouvait un grand plaisir à écouter ses filles déclamer ou chanter les satires ou les poèmes d'amour du poète écossais.

Cuvier, travailleur infatigable et l'un des maîtres de la science, avait installé au Museum de Paris, dont il était le directeur, toute une série de cabinets de travail pour son usage personnel. Chacun d'entre eux était destiné à une sorte d'occupation particulière et contenait les livres, instruments et matériel anatomique nécessaires. Quand il se sentait fatigué d'un travail, Cuvier entrait dans un autre cabinet et se livrait à un autre genre d'étude. Ce simple changement d'occupations intellectuelles était pour lui, dit-on, un repos. Marx était un travailleur aussi infatigable que Cuvier, mais n'avait pas les moyens, comme lui, de se faire installer plusieurs cabinets de travail. Il se reposait en allant et venant dans sa chambre : de la porte à la fenêtre, le passage était marqué par une raie où le tapis était usé jusqu'à la corde, et aussi nettement tracée qu'une piste dans une prai-

rie. De temps en temps, il s'étendait sur le divan et lisait un roman ; il en lisait jusqu'à deux ou trois à la fois, allant de l'un à l'autre. Il était, comme Darwin, grand lecteur de romans. Il aimait surtout ceux du dix-huitième siècle et particulièrement le « *Tom Jones* », de Fielding. Les auteurs modernes qui le tentèrent le plus étaient Paul de Kock, Charles Sever, Alexandre Dumas père et Walter Scott. Il considérait « *Old Mortality* », de ce dernier auteur, comme une œuvre magistrale. Il aimait les contes gais et les récits d'aventures. Ses romanciers préférés étaient Cervantes et Balzac. Il voyait dans *Don Quichotte* l'épopée de la chevalerie mourante, dont les vertus allaient devenir, dans le monde bourgeois naissant, un objet de moquerie et de ridicule. Il avait une telle admiration pour Balzac qu'il se proposait d'écrire un ouvrage critique sur la *Comédie humaine*, dès qu'il aurait terminé son œuvre économique. Balzac ne fut pas seulement l'historien de la société de son temps, mais aussi le créateur de types prophétiques qui, à l'époque de Louis-Philippe, n'existaient encore qu'à l'état embryonnaire et ne se développèrent complètement qu'après sa mort, sous Napoléon III. Marx lisait couramment toutes les langues européennes et en écrivait trois : l'allemand, le français et l'anglais, à l'étonnement de ceux qui possédaient ces langues. « *Une langue étrangère est une arme dans la lutte pour l'existence* », avait-il l'habitude de dire. Il avait pour les langues une grande facilité, dont héritèrent ses filles. A l'âge de 50 ans, il entreprit l'étude du russe, et, quoique cette langue n'eût aucun rapport étymologique avec les autres langues modernes qu'il connaissait, il en savait assez au bout de six mois pour pouvoir lire dans le texte les poètes et écrivains russes qu'il aimait le plus : Pouchkine, Gogol et Tchekhrine. Ce qui le détermina à entreprendre l'étude du russe, ce fut le désir de lire les documents rédigés par les commissions d'enquêtes officielles, documents dont le gouvernement du tsar empêchait la divulgation, à cause de leurs révélations effroyables. Des amis dévoués les avaient envoyés à Marx, qui fut certainement le seul économiste de l'Europe occidentale à en avoir connaissance.

Outre les poètes et les romanciers, Marx avait encore un autre genre de distraction : les mathématiques, qu'il aimait tout particulièrement. L'algèbre lui était un réconfortant moral et lui servit de refuge aux moments les plus douloureux de son existence mouvementée. Pendant la dernière maladie de sa femme, il lui fut impossible de s'occuper, comme à l'ordinaire, de ses travaux scientifiques ; il ne pouvait échapper à l'impression que les souffrances de sa compagne exerçaient sur son esprit qu'en se plongeant dans les mathématiques. C'est pendant cette douloureuse période qu'il rédigea un travail sur le calcul infinitésimal, travail d'une grande valeur s'il faut en croire les mathématiciens qui le connaissent, et qu'on se propose de publier avec ses œuvres complètes. Il retrouvait dans les mathématiques supérieures le mouvement dialectique sous sa forme la plus logique et la plus simple en même temps. D'après lui, une science n'était vraiment développée que quand elle pouvait utiliser les mathématiques.

La bibliothèque de Marx, qui comptait plus de mille volumes, soigneusement rassemblés au cours d'une longue vie consacrée aux recherches scientifiques, ne lui suffisait cependant pas, et c'est pourquoi il fut pendant des années un hôte assidu du *British Museum*, dont il prisait très fort le ca-

talogue. Même ses adversaires étaient obligés de reconnaître l'étendue et la profondeur de son savoir, non seulement dans son domaine spécial, l'économie politique, mais aussi dans le domaine de l'histoire, de la philosophie et de la littérature universelle.

Quoiqu'il se couchât à une heure très avancée de la nuit, il était toujours debout entre huit et neuf heures du matin, absorbait son café noir, parcourait les journaux et se rendait ensuite dans son cabinet de travail, où il restait jusqu'à deux ou trois heures après minuit. Il n'interrompait son travail que pour prendre ses repas et faire, le soir, une promenade, du côté de Hampstead Heath, quand le temps le permettait. Dans la journée, il dormait une heure ou deux sur son canapé. Pendant sa jeunesse, il lui arrivait fréquemment de consacrer des nuits entières au travail. Le travail lui était devenu une passion ; il l'absorbait tellement qu'il en oubliait souvent de manger. A l'heure des repas, il fallait l'appeler plusieurs fois avant qu'il descendît dans la salle à manger, et à peine avait-il avalé la dernière bouchée qu'il remontait dans son cabinet. C'était un très petit mangeur ; il souffrait même d'un manque d'appétit qu'il s'efforçait de combattre au moyen de mets fortement épicés, tels que le jambon, le poisson fumé, le caviar et les cornichons. Son estomac payait pour l'activité colossale de son cerveau. Il sacrifiait tout le corps au cerveau ; penser était sa plus grande jouissance. Je l'ai souvent entendu répéter le mot de Hegel, le maître de la philosophie du temps de sa jeunesse : « *La pensée criminelle d'un bandit est plus grande et plus noble que toutes les merveilles du ciel* ».

Il devait être d'une constitution extrêmement vigoureuse pour pouvoir supporter ce genre de vie exténuant et ce travail intellectuel épuisant. Il était d'ailleurs très fort, d'une taille au-dessus de la moyenne, les épaules larges, la poitrine bien développée et les membres bien proportionnés, quoique le tronc fût un peu trop long par rapport aux jambes, ce qui est fréquent dans la race juive. S'il eût fait de la gymnastique dans sa jeunesse, il serait devenu extrêmement fort. Le seul exercice physique qu'il pratiquait régulièrement était la marche ; il pouvait marcher ou gravir des collines pendant des heures entières, en bavardant et en fumant, sans ressentir la moindre fatigue. On peut dire qu'il travaillait en marchant dans sa chambre ; il ne s'asseyait un instant que pour écrire ce qu'il avait élaboré dans son cerveau en marchant. Il aimait beaucoup bavarder en marchant, s'arrêtant de temps en temps, quand la conversation s'animaient ou prenait une tournure intéressante.

Pendant des années, je l'ai accompagné dans ses promenades à Hampstead Heath ; c'est au cours de ces marches à travers les prairies que je fis mon éducation économique. Sans même le remarquer, il développait devant moi tout le contenu du premier volume du *Capital*, au fur et à mesure qu'il écrivait. D'ordinaire, à peine rentré, je notais immédiatement ce que je venais d'entendre ; au début, il m'était même très difficile de suivre cette pensée profonde et complexe. Malheureusement, j'ai perdu ces précieuses notes ; après la Commune, la police s'empara des papiers que je possédais à Paris et à Bordeaux, et les brûla. Je regrette surtout la perte des notes que j'avais écrites un soir où Marx m'avait exposé, avec cette richesse de développement qui lui était particulière, sa géniale théorie du développement de la société humaine. Ce fut pour moi comme si un voile se déchirait devant mes yeux. Pour la première fois, je compris clairement la lo-

gique de l'histoire mondiale et les causes matérielles des manifestations, si contradictoires en apparence, du développement de la société et de la pensée humaines. J'en fus comme aveuglé et conservai cette impression pendant des années entières. C'est la même impression qu'éprouvèrent les socialistes de Madrid, lorsque, avec mes faibles moyens, je développai devant eux cette théorie, la plus géniale des théories de Marx, et, sans aucun doute, la plus géniale qui soit jamais sortie du cerveau humain.

Le cerveau de Marx était armé d'une quantité inouïe de faits tirés de l'histoire et des sciences naturelles, ainsi que de théories philosophiques, le tout amassé au cours d'un long travail intellectuel ; et il savait s'en servir admirablement. On pouvait l'interroger sur n'importe quel sujet : on recevait la meilleure réponse qu'on pût souhaiter, toujours accompagnée de réflexions philosophiques d'ordre général. Son cerveau était comme un navire sous pression : toujours prêt à partir dans n'importe quelle direction de l'océan ou de la pensée. Certes, le « *Capital* » révèle une intelligence d'une vigueur et d'une richesse extraordinaires ; mais pour moi, comme pour tous ceux qui l'ont connu de près, ni le « *Capital* », ni aucun de ses autres écrits n'indiquent toute la profondeur de son génie et de sa science. Il était très au-dessus de ses œuvres.

J'ai travaillé avec Marx ; je n'étais que le secrétaire à qui il dictait, mais j'ai souvent eu l'occasion d'observer sa façon de penser et d'écrire. Le travail lui était à la fois facile et difficile : facile, parce que, les faits et les idées concernant le sujet à traiter, se présentaient du premier coup en foule à son esprit ; difficile, parce que, précisément, cette abondance empêchait une exposition complète de ses idées.

Vico disait : « *Les choses ne sont des corps que pour Dieu, qui sait tout ; mais, pour les hommes, qui ne voient que l'extérieur, ce ne sont que des surfaces* ». Marx saisissait les choses à la façon du Dieu de Vico ; il n'en voyait pas seulement la surface, il en pénétrait l'intérieur, en étudiant tous les éléments, dans leurs actions et réactions réciproques, isolait chacun d'eux et étudiait l'histoire de leur développement. Puis, de la chose elle-même, il passait au milieu et observait l'effet de celui-ci sur celle-là, et réciproquement. Il remontait à l'origine de la chose, en suivant le développement, ainsi que les répercussions les plus éloignées. Il n'y voyait pas un phénomène en soi, sans rapport avec son milieu, mais un monde complexe, en mouvement perpétuel, et il voulait exprimer toute la vie de ce monde, dans ses actions et réactions variées, et en voie de transformation perpétuelle. Les écrivains de l'école de Flaubert et de Goncourt se plaignent de la difficulté qu'il y a à rendre exactement la réalité, et cependant ce qu'ils veulent décrire, ce n'est que la surface, dont parle Vico, l'impression que les choses produisent sur eux. Leur travail littéraire n'est qu'un jeu d'enfant, en comparaison du travail accompli par Marx. Il fallait une puissance intellectuelle extraordinaire pour saisir la réalité, et un art non moins extraordinaire pour la décrire. Jamais Marx n'était content de son travail, toujours il y changeait quelque chose, et toujours il pensait que l'exposition était inférieure à la représentation. Une étude psychologique de Balzac, que Zola a honteusement plagiée : le *Chef-d'œuvre inconnu*, fit une profonde impression sur lui, parce qu'elle décrivait des sentiments qu'il avait lui-même éprouvés. C'est ainsi qu'un peintre génial est tellement torturé par le besoin de rendre les choses telles qu'elles se reflètent dans son

cerveau qu'il apporte à son tableau des retouches perpétuelles, tant et si bien qu'à la fin, ce n'est plus qu'une masse de couleurs informée qui, cependant, à ses yeux voilés, est la représentation la plus parfaite de la réalité.

Marx unissait les deux qualités du penseur génial. Il savait à merveille dissocier un objet en ses divers éléments et le reconstruire ensuite dans tous ses détails et ses différentes formes de développement, et en découvrir l'intime harmonie. Sa démonstration ne s'appuyait pas sur des abstractions, ainsi que le lui ont reproché des économistes étroits. Il n'employait pas la méthode des géomètres qui, après avoir tiré leurs définitions du milieu environnant, font complètement abstraction de ce milieu, lorsqu'il s'agit d'en tirer les conséquences. On ne trouvera pas, dans le « *Capital* », une seule définition, une seule formule, mais une série d'analyses de la plus grande finesse, rendant les nuances les plus fugitives et les moins visibles à l'œil nu. Marx commence par la constatation de ce fait évident que la richesse des sociétés, où domine le mode de production capitaliste, apparaît comme une immense accumulation de marchandises. La marchandise — fait concret et non abstraction mathématique — est donc l'élément, le noyau de la richesse capitaliste. Marx prend la marchandise, la tourne et la retourne dans tous les sens, en pénétre l'intérieur, découvre les uns après les autres tous ses secrets, dont les économistes officiels n'avaient pas eu la moindre idée, bien qu'il soient cependant plus nombreux et plus profonds que les mystères de la religion catholique. Après avoir examiné la marchandise sur toutes ses faces, il l'observe, quant à ses rapports avec les autres marchandises, dans l'échange. Puis il remonte à leur production et aux conditions historiques de cette production. Il étudie les différentes formes de la marchandise et montre comment elle passe d'une forme à l'autre, comment un mode produit nécessaire l'autre. La série de développement logique des phénomènes est représentée avec un art si parfait qu'on croirait presque que Marx l'a inventée, et, cependant, elle est tirée de la réalité et ne fait qu'exprimer le mouvement dialectique de la marchandise.

Marx travaillait toujours avec une conscience extrême. Il ne donnait jamais un fait ou un chiffre qui ne pût s'appuyer sur les meilleures autorités. Il ne se contentait pas de renseignements de seconde main, mais il allait toujours à la source même, quelque effort que cela pût lui coûter. Il était capable de courir au British Museum, pour vérifier, d'après le livre même, le fait le plus insignifiant. Jamais ses critiques n'ont pu lui reprocher la moindre inexactitude et lui prouver que, dans sa démonstration, il s'appuyait sur des faits qui ne pouvaient pas supporter un examen sévère. L'habitude de remonter aux sources l'a amené à lire les écrivains les moins connus et qui ne sont cités que de lui seul. Le « *Capital* » contient une telle quantité de citations d'écrivains inconnus qu'on serait tenté de croire qu'il le fait uniquement pour étaler ses connaissances. Mais il n'en est rien. « *J'exerce la justice historique, disait-il, j'accorde à chacun ce qui lui revient.* » Il considérait, en effet, qu'il était de son devoir de nommer l'écrivain, quelque inconnu ou insignifiant qu'il pût être, qui avait été le premier à exprimer une idée, ou chez qui l'on avait trouvé l'expression la plus exacte.

— Sa conscience littéraire était aussi sévère que sa conscience scientifique. Non seulement il ne se serait jamais appuyé sur un fait dont il n'était pas sûr, mais il ne se serait jamais permis de

traiter un sujet qu'il n'avait pas étudié à fond. Il ne publiait rien qui ne fût refait à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme adéquate. Il ne pouvait supporter l'idée de paraître incomplet devant le public. Ce lui eût été un martyre d'être obligé de montrer ses manuscrits avant qu'il n'y eût mis la dernière main. Ce sentiment était si fort en lui qu'il me dit un jour qu'il préférerait brûler ses manuscrits que de les laisser incomplets.

Sa méthode de travail lui imposait des tâches dont les lecteurs de ses ouvrages ne peuvent se faire une idée. C'est ainsi que, pour écrire la quelque vingt pages du « *Capital* » sur la législation ouvrière anglaise, il dut parcourir toute une bibliothèque de livres bleus, contenant les rapports des commissions d'enquête et des inspecteurs de fabriques d'Angleterre et d'Ecosse. Il les lut du commencement à la fin, comme en font foi les nombreux coups de crayon qu'il y fit. Il comptait ces rapports parmi les documents les plus importants pour l'étude du régime de production capitaliste, et avait une si haute opinion des hommes qui les rédigèrent qu'il doutait qu'on pût trouver alors dans aucun autre pays d'Europe « *des hommes aussi capables, aussi impartiaux que les inspecteurs de fabriques d'Angleterre* ». Il leur a hautement manifesté son estime dans la préface de son « *Capital* ».

Marx trouva un matériel considérable dans ces livres bleus, que la plupart des membres de la Chambre des Communes, comme de la Chambre des lords, à qui ils étaient distribués, n'utilisaient que comme des cibles, sur lesquels l'on tire pour mesurer, d'après le nombre des pages que la balle traverse, la force de percussion de l'arme. D'autres les vendent au poids, et c'est le mieux qu'ils puissent faire, car cela permit à Marx de les acheter à bon marché, avec tout un lot de vieux papiers, chez un marchand de Long Acre, chez qui il allait de temps en temps. Le professeur Beesly (1) a dit un jour que Marx est l'homme qui a le plus utilisé les enquêtes officielles de l'Angleterre et qui les a fait connaître au monde. C'est que le professeur Beesly ignorait que, dès avant 1845, Engels avait tiré de nombreux documents des livres bleus pour son livre sur « *La situation des classes laborieuses en Angleterre* ».

**

Pour apprendre à connaître et à aimer le cœur qui battait sous l'enveloppe du savant, il fallait voir Marx, quand il avait fermé ses livres et ses cahiers, au sein de sa famille et, le dimanche soir, au milieu de ses amis. A ces moments-là, il se révélait le compagnon le plus agréable qui fût, plein de gaieté et d'humour, et il aimait à rire. Ses yeux noirs, ombragés par d'épais sourcils, brillaient de joie et d'ironie moqueuse, chaque fois qu'il entendait un bon mot ou une répartie spirituelle.

C'était un père tendre et indulgent. « *Les enfants doivent faire l'éducation des parents* », avait-il l'habitude de dire. Jamais il n'a fait sentir à ses enfants, qui l'aimaient à la folie, la moindre parcelle d'autorité. Il ne leur donnait jamais d'ordre, mais leur demandait comme un service ce qu'il désirait d'eux, ou bien les persuadait de ne pas faire ce qu'il ne voulait qu'ils fissent. Et, cependant, il était obéi comme rarement père ne le fut. Ses filles le considéraient comme leur ami, et se conduisaient avec lui comme avec un camarade. Elles ne l'appelaient pas « Père », mais « *Mohr* », un surnom qu'on lui avait donné à cause de son

(1) Positiviste anglais. C'est lui qui présida le meeting où fut fondée l'Internationale.

teint mat, de ses cheveux et de sa barbe noirs. Par contre, les membres de la *Ligue des communistes* d'avant 1848 l'appelaient « le père Marx », bien qu'il n'eût pas encore, à cette époque, atteint la trentaine.

Il lui arrivait de jouer pendant des heures avec ses enfants. Ceux-ci se rappellent encore les batailles navales et les incendies de flottes entières de bateaux en papier qu'il fabriquait pour eux, et qu'il livrait ensuite aux flammes, dans un grand baquet, à leur plus grande joie. Le dimanche, ses filles ne lui permettaient pas de travailler ; il leur appartenait pour toute la journée. Lorsqu'il faisait beau, toute la famille partait pour une grande promenade à travers champs. On s'arrêtait en route dans une auberge, pour boire de la bière de gingembre et manger un peu de pain et de fromage. Lorsque ses filles étaient encore petites, il leur raccourcissait la promenade, en leur racontant des contes de fée qui n'en finissaient jamais, contes qu'il inventait en marchant et qu'il allongait, selon la longueur de la route, de sorte que les petites, en l'écoutant, en oubliaient leur fatigue. Marx possédait une imagination poétique incomparable ; ses premières œuvres littéraires furent des poésies. Mme Marx gardait soigneusement les œuvres de jeunesse de son mari, mais ne les montrait à personne. Les parents de Marx avaient rêvé pour leur fils d'une carrière d'homme de lettres ou de professeur, mais il s'abaissa, à leur avis, en se consacrant à l'agitation socialiste et en s'occupant d'économie politique, science qui, à cette époque, était très peu estimée en Allemagne. Marx avait promis à ses filles d'écrire pour elles un drame sur les Gracques. Malheureusement, il ne put pas tenir parole ; il eût été intéressant de voir comment, lui, qu'on appelait le « chevalier de la lutte de classes », eût traité ce terrible et grandiose épisode de la lutte des classes dans le monde antique. Marx avait en tête un grand nombre de projets qu'il ne put jamais réaliser. Il se proposait, entre autres, d'écrire une logique et une histoire de la philosophie ; celle-ci avait été dans sa jeunesse son étude favorite. Il lui eût fallu vivre cent ans pour exécuter ses projets littéraires et pouvoir donner au monde une partie des trésors que contenait son cerveau.

Toute sa vie durant, sa femme lui fut une compagne, dans le vrai sens du mot. Ils s'étaient connus enfants, avaient grandi ensemble. Marx n'avait pas plus de 17 ans lorsqu'il se fiança avec elle. Les jeunes gens attendirent neuf ans avant de se marier, en 1843, et depuis ils ne se quittèrent plus. Mme Marx est morte peu de temps avant son mari. Quoiqu'elle fût née et eût été élevée dans une famille d'aristocrates allemands, personne n'avait à un plus haut degré qu'elle le sentiment de la justice. Les différences et les classifications sociales n'existaient pas pour elle.

Dans sa maison et à sa table, elle recevait des ouvriers en costume de travail avec la même politesse que s'il se fût agi de princes. Un grand nombre d'ouvriers de tous les pays ont joui de son hospitalité, et je suis convaincu qu'aucun d'eux ne s'est jamais douté que la femme qui les recevait avec une si simple et si franche cordialité descendait, par les femmes, de la famille des ducs d'Argyll, et que son frère avait été ministre du roi de Prusse. Mme Marx ne s'en souciait pas le moins du monde. Elle avait tout quitté pour suivre son Karl et jamais, même au sein de la plus noire misère, elle ne regretta ce qu'elle avait fait.

Elle avait un esprit vif et enjoué. Les lettres qu'elle adressa à ses amis et qui sont écrites d'une

plume légère, sont de véritables petits chefs-d'œuvre et révèlent un esprit vif et original. C'était une véritable fête de recevoir une lettre de Mme Marx. Jean-Philippe Becker en a publié plusieurs. Henri Heine, l'impitoyable satirique, craignait l'ironie de Marx, mais il avait une grande admiration pour l'intelligence vive et fine de sa femme. A l'époque du séjour du ménage Marx à Paris, il le visitait d'une façon assidue. Marx avait une si haute opinion de l'intelligence et de l'esprit critique de sa femme qu'il me disait, en 1866, qu'il lui avait toujours communiqué ses manuscrits, et qu'il attachait une grande valeur à son jugement. Mme Marx recopiait les manuscrits de son mari pour l'impression.

Mme Marx eut beaucoup d'enfants. Trois d'entre eux moururent en bas âge, au cours de la période de privations que le ménage traversa après la Révolution de 1848, lorsque, réfugié à Londres, il dut habiter dans deux petites chambres de Dean-street, Soho Square. Je n'ai connu que les trois filles de la famille. Lorsque je fus introduit pour la première fois chez Marx, en 1865, la plus jeune, l'actuelle Mme Aveling, était une charmante enfant, avec un caractère de garçon. Marx prétendait que sa femme s'était trompé de sexe, en la mettant au monde comme fille. Les deux autres filles constituaient la plus charmante et la plus harmonieuse contradiction qu'on pût imaginer. L'aînée, Mme Charles Longuet, avait, comme son père, le teint mat, les cheveux et les yeux très noirs. La seconde, Mme Lafargue, était rose et blonde ; son opulente chevelure dorée brillait comme si le soleil couchant s'y fût réfugié ; elle ressemblait à sa mère.

A côté de ceux que nous venons de nommer, la famille Marx comptait encore un membre important : Mile Hélène Demuth. Issue d'une famille de paysans, elle était entrée toute jeune, presque enfant encore, au service de Mme Marx, alors que celle-ci était encore jeune fille, longtemps avant son mariage avec Marx. Lorsque sa maîtresse se maria, Hélène Demuth ne voulut pas la quitter, et se consacra à la famille Marx avec un tel dévouement qu'elle s'en oubliait elle-même. Elle accompagna Mme Marx et son mari dans tous leurs voyages à travers l'Europe, et partagea leurs expulsions. Son esprit domestique lui permettait de traverser les situations les plus difficiles. C'est à son esprit d'ordre, d'économie, à son habileté que la famille Marx dut de n'avoir pas à se priver du minimum nécessaire à l'existence. Elle savait tout faire : elle faisait la cuisine, mettait tout en ordre dans la maison, habillait les enfants, coupait et cousait les habits avec l'aide de Mme Marx. Elle était en même temps l'économiste et le majordome de la maison, qu'elle dirigeait. Les enfants l'aimaient comme une mère, et elle avait sur eux une autorité maternelle, parce qu'elle avait pour eux un amour maternel. Mme Marx considérait Hélène comme une amie intime, et Marx avait pour elle une amitié particulière ; il jouait aux échecs avec elle, et il lui arrivait souvent de perdre la partie. L'amour d'Hélène pour la famille Marx était aveugle ; tout ce que faisaient les Marx était bien, il ne pouvait pas en être autrement. Qui critiquait Marx avait affaire à elle. Quiconque jouissait de la sympathie de la famille, elle le prenait sous sa protection maternelle. Elle avait, pour ainsi dire, adopté toute la famille Marx. Mile Hélène a survécu à Marx et à sa femme. Elle consacre aujourd'hui (1) ses

(1) Ces lignes furent écrites en 1891 et Engels ne mourut que quatre ans plus tard, en 1895.

soins à la maison d'Engels, qu'elle a connu dans sa jeunesse et sur qui elle étend l'amour qu'elle avait pour la famille de Marx.

D'ailleurs, Engels était également de la famille. Les filles de Marx l'appelaient leur second père, il était l'*alter ego* de Marx. Pendant longtemps on ne sépara pas en Allemagne leurs deux noms, que l'histoire réunira pour toujours Marx et Engels ont réalisé, dans notre siècle, l'idéal de l'amitié que dépeignent les poètes de l'antiquité. Dès la jeunesse, ils se sont développés ensemble et parallèlement, ont vécu dans la plus intime communauté des idées et des sentiments, participé à la même agitation révolutionnaire, et travaillé ensemble tant qu'ils purent rester ensemble. Ils eussent probablement travaillé ensemble toute leur vie si les événements ne les avaient pas obligés à vivre près de vingt ans séparés.

Après l'échec de la Révolution de 1848, Engels dut se rendre à Manchester, tandis que Marx était obligé de rester à Londres. Ils continuèrent cependant à mener une vie intellectuelle commune, en se communiquant presque journellement leur opinion sur les événements politiques et économiques du jour, ainsi que leurs travaux intellectuels. Dès qu'Engels put se libérer de son travail, il se hâta de quitter Manchester et de s'établir à Londres, à dix minutes seulement de la maison de Marx. De 1870 jusqu'à la mort de son ami, il ne se passa pas un seul jour où les deux hommes ne se soient vus, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Ce fut une véritable fête pour la famille Marx quand Engels annonça qu'il allait quitter Manchester. On parla longtemps à l'avance de sa venue, et, le jour de son arrivée, Marx était tellement impatient qu'il ne pouvait travailler. Les deux amis restèrent toute la nuit assis à fumer et à boire, en se racontant tous les événements survenus depuis leur dernière entrevue.

Marx mettait l'opinion d'Engels au-dessus de toutes les autres, car Engels était l'homme qu'il considérait comme le seul capable d'être son collaborateur ; Engels était pour lui tout un public ; pour le persuader, pour le gagner à ses idées, aucun travail n'était trop pénible pour Marx. Je l'ai vu parcourir des livres entiers afin de retrouver les faits dont il avait besoin pour modifier l'opinion d'Engels sur un point secondaire, que j'ai oublié depuis, de la croisade des Albigeois. Conquérir l'adhésion d'Engels était un triomphe pour lui.

Marx était fier d'Engels. Il me décrivait avec satisfaction toutes les qualités morales et intellectuelles de son ami, il alla avec moi à Manchester exprès pour me le montrer. Il admirait l'immensité de ses connaissances scientifiques, il s'inquiétait du moindre événement qui pût le toucher. « Je tremble toujours, me disait-il, qu'il ne lui arrive un malheur au cours de l'une de ces chasses auxquelles il prend part avec passion, galopant à bride abattue à travers champs. »

Marx était aussi bon ami que bon époux et bon père, mais il eut le bonheur de trouver dans sa femme, dans ses filles, dans Hélène et Engels des êtres qui méritaient d'être aimés par un homme tel que lui.

*
**

Marx, qui avait commencé par être l'un des chefs de la bourgeoisie radicale, se vit bientôt abandonné, dès que son opposition se fit décisive, et traité comme un ennemi, dès qu'il devint socialiste. Après l'avoir insulté, calomnié, expulsé de son pays natal, on organisa contre lui et ses travaux la conspiration du silence. Le 18 Brumaire, qui montre que, de tous les historiens et hommes

politiques de l'année 1848, Marx est le seul qui ait compris et exposé clairement les véritables causes et conséquences du coup d'Etat du 2 décembre 1851, resta complètement ignoré. Pas un journal bourgeois ne le mentionna, malgré son caractère d'actualité. Il en fut de même pour *Misère de la philosophie*, réponse à la *Philosophie de la misère*, de Proudhon, ainsi que pour la *Critique de l'économie politique*. Mais la création de l'Internationale et l'apparition du premier volume du *Capital* rompirent cette conspiration du silence, qui avait duré quinze ans. Il n'était d'ailleurs plus possible d'ignorer Marx. L'Internationale grandissait de jour en jour et remplissait le monde du bruit de ses actions. Quoique Marx se tint à l'arrière-plan, on découvrit bientôt qu'il était le vrai régisseur. En Allemagne, le parti socialdémocrate était fondé et devint bientôt une force que Bismarck s'efforça de conquérir avant qu'elle passât à l'attaque. Schweizer, le partisan de Lassalle, publia une série d'articles auxquels Marx trouva une grande valeur et faisant connaître le *Capital* au public ouvrier. Sur la proposition de Jean-Philippe Becker, le Congrès de l'Internationale décida d'attirer l'attention des socialistes de tous les pays sur le *Capital*, comme étant la *Bible de la classe ouvrière*.

Après l'insurrection du 18 mars 1871, dans laquelle on voulait voir la main de l'Internationale et après la défaite de la Commune, que le Conseil général de l'Internationale défendit contre les attaques de la presse bourgeoise de tous les pays, le nom de Marx devint célèbre dans le monde entier. Il fut reconnu comme le théoricien irréfutable du socialisme scientifique et l'organisateur du premier mouvement ouvrier international. Le *Capital* devint le livre de chevet des socialistes de tous les pays ; tous les journaux socialistes et ouvriers en popularisèrent les enseignements, et en Amérique, au cours d'une grande grève, à New-York, on en publia des passages sous forme de tracts, pour encourager les ouvriers à la résistance et leur prouver le bien-fondé de leurs revendications. Le *Capital* fut traduit dans les principales langues d'Europe, en russe, en français, en anglais. On en publia des extraits en allemand, en italien, en français, en espagnol et en hollandais. Et chaque fois qu'en Europe ou en Amérique des adversaires tentaient d'en contredire les thèses, les économistes socialistes trouvaient immédiatement une réponse qui leur fermait la bouche. Le *Capital* est devenu aujourd'hui, en réalité, comme l'a dit le Congrès de l'Internationale, la *Bible de la classe ouvrière*.

Mais la part active que Marx prenait au mouvement socialiste international, lui laissait peu de temps pour ses travaux scientifiques. La mort de sa femme et de sa fille aînée, Mme Longuet, devait exercer sur ses travaux une influence décisive.

Marx était profondément attaché à sa femme, dont la beauté avait été sa joie et sa fierté, dont la douceur et le dévouement l'avaient aidé à supporter la misère liée à sa vie mouvementée de socialiste-révolutionnaire. La maladie qui emporta Mme Marx devait abrégier les jours de son mari. Au cours de cette longue et douloureuse maladie, Marx, épuisé par les émotions, les veilles, le manque d'air et d'exercice, contracta une bronchite qui faillit l'emporter.

Mme Marx mourut le 2 décembre 1881, en communiste et en matérialiste, ainsi qu'elle avait toujours vécu. La mort ne l'effraya pas. Lorsqu'elle sentit que la fin approchait, elle cria : « Karl, mes forces sont brisées ! » Ce furent ses dernières paroles. Elle fut enterrée, le 5 décembre, au cimetière d'Highgate, dans la section des « maudits » (*unconsecrated ground* : terre profane). Confor-

mément aux habitudes de toute sa vie et de celles de Marx, on évita soigneusement de lui faire des funérailles publiques. Seuls, quelques amis intimes accompagnèrent la dépouille mortelle au lieu de son dernier repos. Avant la séparation, le vieil ami de Marx, Engels, prononça les paroles suivantes sur le bord de la tombe :

« Mes amis ! La femme de cœur que nous enterrons était née à Salzwedel, en 1814. Son père, le baron de Westphalen, fut, quelque temps après, envoyé à Trèves, en qualité de conseiller du gouvernement et se lia étroitement avec la famille Marx. Les enfants grandirent ensemble. Ces deux riches natures s'accordèrent. Lorsque Marx partit à l'Université, le lien des deux futurs époux était déjà formé.

Le mariage eut lieu en 1843, après la disparition de la première Gazette du Rhin, un moment rédigée par Marx. A partir de cette date, Jenny Marx a non seulement partagé le sort, les travaux et les luttes de son mari mais elle y a participé avec la plus parfaite compréhension et la passion la plus ardente.

Le jeune ménage se rendit à Paris, en exil volontaire, qui se transforma bientôt en exil réel. Le gouvernement prussien les y poursuivit aussi. Je dois ajouter avec regret qu'un homme comme Alexandre Humboldt s'abaissa jusqu'à participer à l'ordre d'expulsion lancé contre Marx. La famille se rendit à Bruxelles. Survint la Révolution de février. Pendant les troubles qui s'ensuivirent à Bruxelles, non seulement Marx, mais sa femme, furent jetés en prison, sans aucun motif.

Le mouvement révolutionnaire de 1848 échoua dès l'année suivante. De nouveau l'exil, d'abord à Paris, puis sur une nouvelle intervention du gouvernement français à Londres. Et cette fois, ce fut, en effet, pour Jenny Marx l'exil dans toute son horreur. Elle eût surmonté les souffrances matérielles qui causèrent la mort de ses deux garçons et d'une fille. Mais que le gouvernement et l'opposition bourgeoise, depuis les libéraux jusqu'aux démocrates, s'accordassent pour se coaliser contre son mari, le poursuivre des calomnies les plus basses, les plus misérables, que toute la presse se fermât à lui, lui interdisant ainsi toute possibilité de défense, de telle façon qu'il se trouvait sans défense contre des ennemis qu'il méprisait, cela la toucha profondément. Et cela dura longtemps.

Mais non pas toujours ! Les circonstances permirent de nouveau au prolétariat européen de se mouvoir en quelque sorte d'une façon indépendante. L'Internationale fut créée. De pays en pays la lutte de classe du prolétariat s'étendit, que son mari dirigea au tout premier rang. Une période commença, qui comporta maintes souffrances. Les calomnies qui avaient plu sur Marx se dissipèrent comme des fétus de paille dans la tempête ; ses enseignements, que tous les partis réactionnaires, depuis les féodaux jusqu'aux démocrates, s'étaient efforcés, avec une peine infinie, d'étouffer, furent répandus dans tous les pays civilisés et dans toutes les langues. Le mouvement prolétarien auquel Mme Marx avait lié toute son existence, ébranla le vieux monde jusque dans ses fondements, depuis la Russie jusqu'à l'Amérique, et progressa de plus en plus, en dépit de toutes les résistances. Et l'une de ses dernières joies lui fut donnée par la preuve de force indomptable que nos ouvriers allemands ont fournie, lors des dernières élections au Reichstag.

Ce qu'une telle femme, possédant un esprit si vif et si critique, une telle intelligence politique, une telle force de caractère, un tel dévouement

pour les camarades en lutte, a fait pendant quarante ans, cela n'a pas été rendu public dans les annales de la presse contemporaine. Il faut l'avoir vu soi-même. Mais ce que je sais, c'est que, de même que les femmes des réfugiés de la Commune se souviendront encore longtemps d'elle, de même, nous autres, nous regretterons plus d'une fois ses conseils prudents et hardis, hardis, sans fanfalerie, prudents, sans jamais, toutefois, faire de concessions sur le chapitre de l'honneur.

Je n'ai pas besoin de parler de ses qualités personnelles. Les amis l'ont connue et ne l'oublieront pas. S'il y eut jamais une femme pour qui le plus grand bonheur était de rendre les autres heureux, ce fut cette femme.

Après la mort de sa compagne, la vie de Marx ne fut qu'un enchaînement de souffrances physiques et morales qu'il supporta stoïquement et qui ne firent que s'aggraver avec la mort de sa fille aînée, Mme Longuet, qui survint soudainement un an après. Il en fut brisé et ne s'en releva pas. Il expira, assis devant sa table de travail, le 14 mars 1883, dans sa 65^e année.

Trad. par Marcel Ollivier.

Paul LAFARGUE.



René
MARCHAND

Correspondant
du *Figaro*
et du
Petit Journal
en Russie

a publié un
livre sur lequel

la grande presse fait la conspiration du silence. C'est

La Condamnation d'un Régime

(De la « vanité malade » de
M. Poincaré à la tuerie mondiale)

Révélation

sur les manigances des politiciens,
sur les origines de la guerre
et sur les rapports franco-russes

Un volume 4 »
Franco 4 50

Librairie de l'Humanité, 120, rue Lafayette, Paris, 10^e.

L'offensive capitaliste contre la Russie

L'année 1922 et le commencement de l'année 1923 ont été marqués :

a) Par une période de prospérité industrielle aux Etats-Unis ;

b) Par le relèvement économique de l'Angleterre, favorisé ces mois derniers par la désorganisation de la Ruhr ;

c) Par le maintien d'une situation relativement prospère en France, en Italie, en Suisse et en général dans les pays européens à change élevé.

La période de prospérité relative, historiquement passagère, dans laquelle se trouve le capitalisme des pays à change moyen ou élevé n'a pu se produire que :

a) Par la ruine de l'économie concurrente allemande par suite de l'application du traité de Versailles et de l'occupation de la Ruhr ;

b) Par l'exploitation de l'Europe centrale réduite au niveau d'une colonie du capitalisme interallié ;

c) Par un redoublement de l'exploitation coloniale interalliée dans le monde entier ;

d) Par une offensive patronale vigoureuse conduite contre les prolétariats des pays à change moyen ou élevé ; offensive s'appuyant sur la concurrence faite par les salaires de misère de l'Europe centrale à l'ensemble des salaires ouvriers du monde.

L'homogénéité mondiale du capitalisme d'avant-guerre est définitivement rompue.

La base solide du capitalisme réside essentiellement dans le groupe : Amérique, Angleterre, France, Belgique, Italie.

La base solide du capitalisme s'est rétrécie à l'ensemble de ces pays.

Les capitalismes de ce groupe se rendent compte que leur prospérité relative est factice, artificielle et peu durable.

La capacité de consommation de l'Europe centrale et la capacité de consommation des prolétariats du monde entier, a baissé (change bas en Europe centrale et vie chère partout) et d'autre part les débouchés coloniaux ne peuvent s'étendre indéfiniment.

Les capitalistes des pays à change moyen ou élevé ne peuvent, d'une manière historiquement provisoire, maintenir et leur appareil de production et les états-majors industriels qui en profitent, qu'en poursuivant sans merci leur offensive antiouvrière, leur colonisation de l'Europe centrale et leur exploitation coloniale dans le monde entier.

L'assaut capitaliste qui se prépare contre la Russie, signifie que la prospérité capitaliste des pays à change moyen et élevé, est aujourd'hui, d'une part suffisante pour qu'ils se sentent la force d'attaquer la Révolution russe, et d'autre part si précaire, qu'ils sentent la nécessité de pousser cette attaque à fond.

L'assaut capitaliste qui se prépare contre la Russie est le fait de la tendance à l'extrémisme capitaliste qui se fait jour dans les pays à change moyen et élevé, extrémisme symbolisé par Lord Curzon et par Poincaré.

Cet extrémisme capitaliste est conscient :

a) De la nécessité d'abattre la Russie des soviets pour lutter préventivement contre la jonction éventuelle des forces de la Révolution allemande en puissance et des forces de la Révolution russe ;

b) De la nécessité d'empêcher la reconstruction économique de la Russie en empêchant l'industrie de la Ruhr d'exécuter les commandes en locomotives et en machines agricoles, commandes qui furent la suite logique du traité de Rapallo ;

c) De la nécessité de maintenir et d'amplifier la triple base d'exploitation du capitalisme interallié : exploitation prolétarienne, exploitation des vaincus de la guerre, exploitation coloniale, en abattant la Révolution russe, animatrice et coordinatrice de la lutte contre cette triple exploitation.

La signification de la lutte engagée contre la Russie apparaît de plus en plus clairement aux travailleurs et à toutes leurs organisations même réformistes.

Ce fait doit servir de base au travail des communistes en vue de la formation d'un front prolétarien unique pour la paix entre les peuples, pour la paix à la Russie, pour la reconnaissance des soviets, pour la défense des intérêts immédiats des travailleurs et contre l'impérialisme anglo-français, symbolisé par Lord Curzon et par Poincaré.

C'est la prospérité relative des capitalismes à change moyen ou élevé, jointe au sentiment de la précarité de cette prospérité qui favorise les entreprises guerrières de l'extrémisme capitaliste franco-anglais.

C'est pourquoi le danger immédiat contre lequel les travailleurs du monde entier ont à lutter est la préparation d'une agression militaire contre les soviets.

Ce danger est souligné par toute une série de faits : assassinat de Vorovsky à Lausanne, ultimatum anglais à la Russie, voyage militaire de Foch en Pologne, en Tchéco-Slovaquie et en Roumanie, rassemblement des débris de l'armée Wrangel, constitution contre les soviets d'un « bloc national russe ».

Le danger antiprolétarien est si grand que Fimmen, de l'Internationale d'Amsterdam, a senti la nécessité de réaliser le front unique international des transports et qu'il a dû déclarer que la Révolution russe constitue le pôle du mouvement ouvrier.

Le danger antiprolétarien est si évident qu'au Congrès d'unification socialiste de Hambourg, Modigliani, pour le socialisme italien, et certains représentants de Labour Party ont senti la nécessité de protester contre les attaques d'Abramovitch contre la Russie des soviets.

Le fait qu'une gauche se dessine ainsi dans l'Internationale d'Amsterdam et dans l'Internationale socialiste de Hambourg souligne à la fois le danger que constituerait pour le prolétariat international la défaite des soviets et la possibilité de travailler à la réalisation du front ouvrier international pour lutter contre ce danger.

Les considérations précédemment exposées ne sauraient infirmer les conclusions des 3^e et 4^e Congrès de l'Internationale Communiste. Nous continuons à estimer que, malgré des périodes de prospérité provisoires et partielles, l'ensemble du capitalisme suit une courbe descendante et offre des possibilités objectives croissantes à la Révolution prolétarienne.

Albert TREINT.

La reproduction capitaliste

Pour mieux comprendre la théorie d'accumulation de Rosa Luxembourg, il est peut-être utile de considérer attentivement le processus de la reproduction capitaliste, tel que Marx l'a analysé. Reconstituons devant nos yeux le mécanisme producteur et distributeur de la société actuelle, avec ses rouages enchaînés les uns aux autres, avec ses soupapes de sûreté et ses multiples engrenages.

Dans le premier volume du *Capital*, Marx nous montre le fonctionnement d'une partie de cette gigantesque machine : la production, l'activité du capitaliste dans le domaine où il règne en souverain absolu, la fabrique, l'usine, la mine. Le capitaliste acquiert des moyens de production : des terres, des machines, des fabriques ; il achète des matières premières et la force de travail des prolétaires.

Ces éléments de la production une fois mis en présence, la production peut commencer. A la fin d'un certain espace, la force de travail des ouvriers a transformé les matières premières en produits fabriqués ou demi-fabriqués, à l'aide des moyens de production, de l'outillage mis à leur disposition. Les matières premières ont disparu ; leur valeur se trouve incorporée en totalité dans les produits sortis des mains des travailleurs. Mais ces produits représentent, en dehors de la valeur des matières premières, encore une partie de la valeur de l'outillage (qui s'est usé) et la valeur de la force de travail, plus la plus-value, que le travail des ouvriers y a ajoutée. Les produits amassés à la fin d'une période de production incorporent donc — en dehors du capital que l'entrepreneur a investi en moyens de production, en matières premières et en main-d'œuvre — une valeur supplémentaire provenant du fait que le prix de la force de travail est de beaucoup inférieur à son rendement et à sa productivité.

Notre capitaliste possède maintenant un stock de marchandises, dans lequel s'est transformé tout l'argent comptant qu'il possédait avant d'acheter son entreprise, ses matières premières et la force de travail. Cependant, il doit vivre, il a besoin d'argent pour se nourrir, pour s'habiller et se loger, et la conscience que le stock ou ses marchandises représente une valeur plus grande que le capital qu'il avait auparavant, ne lui suffit évidemment pas pour satisfaire ses besoins. Il doit vendre ce qu'il a fait produire. Alors, seulement, il pourra encaisser, à titre de profit, la valeur supplémentaire que les ouvriers ont ajoutée à son capital, et il aura en même temps son capital à sa disposition pour recommencer l'opération. La vente accomplie, il prélève sur son profit ce qu'il lui faut pour son existence et son luxe personnels, et le reste du profit s'ajoute au capital ; c'est ainsi que le capital s'accumule. Notre capitaliste entre dans la suivante période de production avec un capital accumulé, donc agrandi.

Ainsi, les périodes de production se suivent l'une l'autre, formant une longue chaîne dont chaque anneau, plus grand que le précédent, est inextricablement noué à ses voisins. Considéré comme isolé, chaque anneau représente une période de la production ; mais son enchaînement infini, succédant à une période précédente, l'anneau repré-

sente plutôt la reproduction. La reproduction régulière et ininterrompue est la caractéristique de toute société ayant atteint un certain degré de productivité. Ce n'est que chez des peuplades sauvages, vivant de la chasse et de la pêche, ne disposant que de moyens de production très imparfaits, que les différentes périodes de production ne se succèdent pas automatiquement et que la reproduction est irrégulière, vouée au hasard.

Mais une société plus développée, aux besoins multipliés et raffinés, mécanisme délicat où le moindre dérangement de la marche de la production cause des dégâts considérables et des froissements d'une énorme portée, a besoin d'une reproduction assurée et réglée et d'une reproduction élargie, c'est-à-dire de l'accumulation, sans laquelle tout progrès est impossible. Toute forme de production plus élevée n'a pu naître que grâce à l'accumulation de biens opérée dans l'époque antérieure. Ce qui distingue, cependant, l'accumulation d'autrefois de l'accumulation capitaliste de nos jours, c'est qu'autrefois l'accumulation (la reproduction élargie), bien qu'assez régulière, n'était pas un trait essentiel de la production, tandis qu'elle est devenue, en société capitaliste, une loi impérative, et pour le capitaliste individuel, et pour le capital social. En outre, l'accumulation d'autrefois était une accumulation de produits, de marchandises, alors qu'en société capitaliste, elle est une accumulation de plus-value.

L'accumulation capitaliste est une loi impérative, à laquelle personne ne saurait se soustraire. Si quelqu'un possède de l'argent dont il n'a pas immédiatement besoin pour son existence ou pour son luxe, il est contraint de le transformer en capital, à moins qu'il ne se décide à laisser les pièces d'or ou les billets de banque dans son coffre-fort. Quoi qu'il en fasse autrement, même s'il n'achète pas une fabrique, qu'il le place dans une banque ou dans une caisse d'épargne, ou qu'il acquière des actions ou des obligations, il prend plus ou moins directement part à la conquête de plus-value et à l'accumulation. Le capital est, d'après Karl Marx, une « valeur engendrant plus de valeur ». Or, cette définition se révèle comme juste dans la pratique capitaliste jusque dans nos jours. Le capital s'accumule, qu'on le veuille ou non.

Mais à l'agrandissement constant du capital correspond un élargissement incessant de la production. Il devient de plus en plus difficile de réaliser la plus-value contenue dans les produits, c'est-à-dire de vendre les produits, de restituer le capital-marchandises sous sa forme d'argent. Nous entendons déjà le grincement inquiétant des engrenages de la grande machine capitaliste, les roues se heurtent de plus en plus à des obstacles, les points morts se laissent de moins en moins facilement surmonter. L'heure approche où le mécanisme de la production capitaliste, incapable de vaincre les forces adverses, s'arrêtera définitivement

Lucien RÉVO.

L'article publié dans notre dernier numéro et intitulé Où même le marxisme légal (l'histoire d'un social-traître : M. Pierre Strouve) était signé de notre collaborateur Michel Léon.

Le Communisme et la Religion

Le gouvernement des Soviets ayant fait exécuter l'évêque Budkiewicz pour crime de haute trahison, le cardinal Mercier réclame une croisade de tous les Etats civilisés contre la Russie des Soviets. — *Les Journaux.*

La question religieuse est l'une des plus graves qui se soient jamais posées devant l'esprit humain. Son histoire, c'est l'histoire de l'humanité elle-même. On comprend donc qu'elle se pose à chaque changement profond qui se produit dans la société.

Qu'est-ce que la religion ? C'est un système de croyances et de rites d'une nature mystique, c'est-à-dire se référant à une vie supérieure à la vie humaine, et dont celle-ci dérive, par filiation ou par création. D'après Durkheim l'origine et la source de la religion, c'est la société elle-même, dont l'existence, indépendante de la vie humaine, est supérieure à celle-ci, comme la société est supérieure à l'individu. Ainsi, l'évolution des religions ne fait que refléter exactement l'évolution des groupements sociaux eux-mêmes. Le *totémisme* est le reflet de l'organisation sociale par clans ; le polythéisme, le reflet de l'organisation par tribus ; le monothéisme représenté le groupement le plus développé, la nation. La religion, c'est donc la société qui se considère elle-même au travers de Dieu. C'est la société « sublimée », pour employer une expression scientifique, un peu pédante.

Or, quel est le but de la religion, — but non pas conscient, voulu, mais dérivant de sa nature même ? C'est de souder solidement les uns aux autres les divers membres de la société et de les soumettre étroitement à son autorité. Les préceptes religieux ont un caractère sacré ; leur observation s'impose à tous, sous peine des sanctions les plus graves. Toute religion a sa morale, sa philosophie, qui fournissent à tous les membres de la société une réponse à tous les problèmes qui se posent devant eux au cours de leur existence. Toute religion est un *lien* (en latin, *religare* signifie : lier) qui s'oppose à la désagrégation morale et matérielle de la société.

On comprend dès lors quelle arme formidable la religion représente aux yeux des classes dirigeantes de la société. Elle constitue dans leurs mains un instrument de pouvoir à l'aide duquel elles s'opposent à l'effort de la classe opprimée pour se libérer. En effet, la religion étant le reflet de l'organisation économique de la société, est en même temps une justification de cette organisation même. C'est Dieu lui-même qui l'a créée. Essayer de la détruire est un crime contre la divinité. C'est pourquoi toutes les religions, au début instruments de progrès social, se transforment peu à peu, aux mains des classes dirigeantes de la société, en instruments de conservation, — au besoin, de réaction.

C'est l'histoire même du christianisme.

Né dans la période de décomposition de la société esclavagiste, le christianisme contribua considérablement à en précipiter la chute. Héritier de toutes les philosophies de l'époque précédente, du judaïsme, du stoïcisme, de la religion platonicienne, il fut, dès son apparition dans le monde,

un agent de progrès merveilleusement efficace. Il fut le premier à répandre l'idée de la valeur de l'individu, le respect de la personnalité humaine. Le premier, il jeta dans l'air les idées d'égalité, de fraternité, de justice et de charité. S'il ne parvint pas à faire disparaître l'esclavage, il en restreignit les bornes et en adoucit le caractère. Il présida à la genèse de la société féodale, qui fut, quoi qu'on en ait dit, un immense progrès sur la société précédente. Il fut, pendant la « longue nuit du moyen âge », le seul phare lumineux auquel put s'accrocher le regard des hommes, le seul espoir au cœur des opprimés. Il fut, selon l'admirable expression de Jaurès, la chanson qui berça la misère humaine.

Mais, rapidement, son rôle changea. L'évangile d'amour et de lumière devint un facteur d'obscurantisme et de haine. L'auréole qui entourait le front des premiers martyrs de la foi disparut sous l'éclat des bûchers de l'Inquisition. Désormais, tout effort vers le progrès trouva dans l'Eglise un ennemi acharné. La Congrégation de l'Index se proposa d'arrêter la marche en avant de l'humanité.

L'ancien défenseur des pauvres devint le défenseur des riches. Dieu lui-même a voulu que les hommes souffrent sur la terre, pour les mieux préparer à prendre part aux joies divines du paradis. Il faut qu'il y ait des riches pour faire l'aumône aux pauvres, et des pauvres pour recevoir l'aumône des riches. Il faut regarder au-dessous de soi et non au-dessus. Se révolter contre l'ordre établi est un crime contre la société et un péché contre la religion. La morale chrétienne recommande l'humiliation et la résignation à la volonté de Dieu.

On comprend quel auxiliaire admirable la religion, ainsi comprise, devait être pour une classe dont le pouvoir reposait exclusivement sur l'argent. C'est pourquoi la bourgeoisie, d'abord hostile à l'Eglise, s'annexa la religion comme son alliée naturelle. La Révolution française ne fit que continuer l'œuvre entreprise par les rois de France, en achevant de soumettre le « pouvoir spirituel » au « pouvoir temporel », et en faisant de ce pouvoir un moyen de gouvernement.

Dans la société capitaliste, livrée à tous les appétits, à tous les désordres de la concurrence, la religion joue un rôle particulièrement utile comme facteur de cohésion sociale. C'est pourquoi la bourgeoisie, quoiqu'elle fût elle-même détachée de toute croyance religieuse, et qu'elle eût dû, pour monter au pouvoir, livrer contre l'Eglise une lutte acharnée, ne fit rien qui pût en diminuer l'influence morale. Il faut bien une religion pour le peuple. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, en France (sur laquelle la bourgeoisie française tend à revenir aujourd'hui), ne fut pas une atteinte sérieuse à l'influence morale exercée par la religion. Les conquêtes les plus avancées de l'athéisme bourgeois ne vont pas plus loin que la neutralité religieuse de l'Etat. Aller plus loin serait compromettre la sécurité du coffre-fort, dont l'Eglise est actuellement l'un des meilleurs défenseurs.

Ceci pour les pays « démocratiques ». Mais

dans les autres pays capitalistes, la religion reste, avec l'appui de l'Etat, la maîtresse incontestée des âmes. C'était particulièrement le cas en Russie, sous l'ancien régime. Là, la religion n'avait pas eu à supporter les attaques qu'elle a supportées partout ailleurs, dans les pays qui ont subi plus ou moins l'influence de la Révolution bourgeoise. L'Eglise russe était le plus sûr rempart du tsarisme. La religion jouait, en courbant les âmes, le même rôle que la police. Le prêtre complétait le gendarme.

On le vit bien pendant la guerre. Au moyen âge, l'Eglise maudissait la guerre et la violence. *Qui a tué par l'épée périra par l'épée.* Elle intervenait entre les combattants pour leur imposer tous les ans la trêve de Dieu. Mais aujourd'hui, l'appel à la bonté et à l'amour s'est transformé en un chant de haine et de meurtre. Pendant toute la durée de la guerre, et dans tous les pays, l'Eglise hurla à la mort, couvrant partout la voix des rares pacifistes qui n'avaient pas oublié la parole du Christ. *Tu ne tueras point !* Elle acheva ainsi de se déshonorer en montrant quels liens l'unissaient au capital, fauteur de guerres.

Quelle doit être l'attitude des communistes vis-à-vis de la religion ? Les socialistes de la 2^e Internationale avaient compris, depuis longtemps, que la religion était l'ennemi naturel de la classe ouvrière. Mais leur hostilité contre elle n'allait pas, dans le domaine politique, au delà d'une stricte neutralité de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise. Comme Bebel, ils considéraient la religion comme une affaire privée (*privatsache*).

Les communistes doivent se garder de tomber dans une erreur aussi dangereuse. *Car la religion n'est pas une affaire privée.* C'est une institution dont le caractère de classe est aujourd'hui nettement accusé, malgré les masques grossiers dont elle s'affuble pour tromper les simples et les ignorants. Les communistes doivent livrer à la religion une guerre acharnée. Ils doivent la discrediter, aux yeux de la classe ouvrière et surtout des paysans, comme étant un instrument de domination sociale aux mains des puissances d'argent. Ils doivent montrer que le veau d'or a pénétré dans le Temple et que c'est devant lui que les prêtres font agenouiller les foules. C'est pourquoi lutter contre la religion, c'est en même temps lutter contre le capitalisme dont elle est le soutien moral, tout comme l'armée en est le soutien matériel.

Mais, notre lutte contre la religion doit aussi peu ressembler au vieil anticléricalisme bourgeois que notre lutte contre le militarisme ressemble à l'antimilitarisme des anarchistes. Son but, c'est de libérer les masses de l'emprise morale exercée sur elles par l'Eglise. C'est pourquoi elle n'est autre chose qu'un épisode et un aspect de la lutte de classes du prolétariat contre la bourgeoisie.

Que deviendra la religion, dans la société communiste ? Elle disparaîtra comme inutile. Le communisme et la religion sont une contradiction vivante. Dans toute la période de l'Histoire, qui va depuis la naissance des sociétés humaines jusqu'à l'apparition de la société communiste, la religion a été l'intermédiaire nécessaire par lequel la société s'est imposée à l'homme. Elle a été, au début, le seul moyen grâce auquel l'homme s'est peu à peu élevé au-dessus du niveau de la brute, est passé de l'animalité à l'humanité. C'est d'elle et sous ses auspices que sont nées la raison et la morale humaines. En ce sens, elle a été un facteur puissant de civilisation, le seul facteur de civilisation pendant l'enfance de l'humanité.

Mais avec l'apparition du communisme, une nou-

velle période de l'histoire commence. L'homme, devenu majeur, regarde avec confiance la vie nouvelle qui s'ouvre devant lui.

A quoi sert désormais la religion ? Elle était autrefois un facteur de discipline et de cohésion sociales. Mais, dans la société communiste, la discipline et la cohésion sociales résultent nécessairement de l'effet même des relations qu'elle institue entre ses membres. *L'homme n'a plus besoin de Dieu.* Et ainsi s'écroule et disparaît tout l'immense appareil qui effrayait et abrutissait les hommes, toute la bondieuserie sacrée, tous les rites, tous les dogmes, toutes les croyances. Il n'y a plus de paradis, plus d'enfer. Il n'y a plus que cette radieuse réalité : la société communiste, l'association fraternelle des hommes, libérés de toute servitude matérielle, intellectuelle ou morale, travaillant dans la joie et dans la paix.

Mais, pour y arriver, un seul moyen : la lutte à mort contre le capitalisme et son appui, la religion. Comme disait Voltaire : *Ecrasons l'infâme !*

Marcel OLLIVIER.

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S.F.I.C)

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

	Francé	Etranger
8 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

Nos camarades sont priés d'adresser :

1^o Toute la correspondance ayant trait à l'administration (abonnements, commandes, réclamations, etc.), à l'administrateur de l'Humanité, 142, rue Montmartre ;

2^o Tout ce qui concerne la rédaction du Bulletin Communiste au camarade René Reynaud, même adresse.

Ceci pour éviter des difficultés avec la Poste et des retards dans l'expédition du journal.

G. ZINOVIEV

N. LÉNINE

Une brochure : 0 fr. 75

En vente à la Librairie de l'Humanité.

Le Gérant : VANDEPUTTE.



TRAVAIL EXÉCUTÉ
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges DANGON, imprimeur.